

L'Effet Mosaïque

Derrière son visage

Séverine Mahieux

— *Extrait* —

PROLOGUE : LE MONDE EN HAUTE DÉFINITION

Sophie vit dans un monde de détails que le commun des mortels ne soupçonne même pas.

Dans le silence feutré de son atelier, sous la lumière crue des lampes à spectre solaire, elle retient son souffle.

Son pinceau, fin comme un cil, dépose une goutte microscopique de vernis dans la craquelure d'un portrait du XVII^e siècle.

Pour Sophie, un visage n'est pas une image. C'est une carte. Elle en connaît la topographie intime : les rides, l'architecture des pommettes, la nuance exacte d'un iris, quelque part entre le vert mousse et l'or ancien.

– Tu vas finir par te perdre dans cette toile, ma chérie.

Sophie ne sursaute pas. Elle a reconnu le bruit des pas sur le parquet : lourds, rythmés, familiers. Elle sourit avant même de se retourner.

Marc est là, appuyé contre le chambranle. Son vieux pull en cachemire bleu marine a toujours ce petit accroc au coude gauche. Il la regarde avec cette tendresse tranquille qui lui sert d'ancrage.

Elle se lève et s'approche. Il l'enveloppe dans ses bras. Elle ferme les yeux, inspire. Son odeur : le cèdre, le savon neutre, et cette note poussiéreuse propre aux vieux livres qu'il collectionne.

– Je voulais juste finir cet œil, murmure-t-elle. Il me résistait.

– Laisse-le tranquille. Il te regarde de travers depuis deux heures. On va être en retard.

Il lui prend la main. Sa paume est chaude, sèche. Trois petites pressions rapides. Leur code.

– Je conduis ? Tu as l'air fatiguée.

– D'accord. Mais je gère la playlist.

Ils sortent dans la nuit de novembre. La pluie transforme la ville en une peinture impressionniste, faite de reflets et de lumières floues. Marc s'installe au volant. Il aime conduire la nuit. La route se découpe clairement sous les phares.

À l'intersection de la nationale, il pose sa main sur sa cuisse.

– Sophie ?

– Oui ?

– Il faut que je te parle de quelque chose. C'est à propos de...

Il n'a pas le temps de finir.

Sur la droite, deux sphères de lumière surgissent brutalement. Sophie a juste le temps d'enregistrer un détail absurde : la grille de calandre du camion ressemble à une mâchoire d'acier chromé.

Le crissement des pneus.

L'odeur du caoutchouc brûlé.

Le cri de Marc.

Puis le fracas du verre.

Le monde en haute définition vole en éclats.

La dernière chose que Sophie voit, c'est le visage de Marc, figé dans la terreur, d'une netteté irréelle, avant que l'obscurité ne l'avale.

CHAPITRE 1 : VISAGES DE CIRE

Le monde n'est plus qu'un son. Un bip. Régulier, froid, tyrannique. Il découpe le temps en tranches identiques, sans se soucier de savoir si la seconde qui suit sera supportable ou non. *Bip. Bip. Bip.*

Sophie essaie d'échapper à ce rythme. Elle veut retourner dans le noir, là où la douleur n'existe pas, là où le crissement des pneus ne résonne pas. Mais une autre sensation la tire vers la surface : une odeur. De l'éther, du désinfectant citronné et cette note métallique, écœurante, de la peur rassie.

Elle ouvre les yeux.

La lumière la gifle. Un blanc total, absolu, qui lui brûle la rétine. Elle pousse un gémissement, mais aucun son ne sort. Sa gorge est un désert, sa langue un morceau de carton râpeux. Elle cligne des paupières, une fois, deux fois, attendant que la netteté revienne, comme elle l'a toujours fait. Elle attend que son « super-pouvoir » se réactive, que les détails du monde lui sautent aux yeux.

La brume se dissipe lentement. Les formes émergent. Le plafond à dalles blanches piquées de petits trous noirs. La barre métallique du lit. La poche de perfusion qui goutte.

Et puis, il y a une silhouette.

Quelqu'un est penché au-dessus d'elle. Un homme en blouse blanche. Sophie plisse les yeux pour faire la mise au point. Elle voit tout. Elle voit le col de la chemise bleue qui dépasse de la blouse. Elle voit le badge plastifié qui pendouille tristement. Elle voit les cheveux gris, coupés en brosse militaire.

Elle lève le regard vers le visage.

Son cœur rate un battement. Le moniteur s'affole. *Bip-bip-bip-bip.*

Il n'y a rien. Non, ce n'est pas qu'il n'y a rien. C'est pire que ça. Il y a de la matière. De la chair beige.

Elle distingue un nez un peu épaté. Une bouche fine. Des yeux marrons derrière des lunettes rectangulaires. Elle voit chaque élément séparément, avec une précision chirurgicale. Mais ils ne collent pas ensemble. C'est comme

si quelqu'un avait découpé une photo de magazine et jeté les morceaux en l'air. Les traits flottent, indépendants, refusant de former un tout cohérent.

C'est un visage en vrac. Une assiette brisée qu'on aurait oublié de recoller.

– Calmez-vous, madame. Tout va bien.

La voix est grave, posée. Humaine. Mais elle sort de cette chose abstraite qui lui sert de tête. Sophie a un mouvement de recul violent, ses vertèbres cervicales hurlent de douleur.

– Qui... Qui êtes-vous ? croasse-t-elle. Qu'est-ce que vous avez fait à votre... ?

Elle n'ose pas finir sa phrase.

L'homme pose une main fraîche sur son avant-bras.

– Je suis le docteur Arnault, neurologue. Vous êtes à l'hôpital Saint-Louis, Sophie. Vous revenez de loin.

Sophie. Ce nom résonne en elle comme un écho lointain.

– J'ai... Il y avait un camion. La nuit. La pluie.

– C'est exact. Un accident de voiture très violent. Vous avez été dans le coma pendant huit jours. Vous avez subi un traumatisme crânien sévère, plusieurs fractures aux côtes et au bras gauche. Mais vous êtes réveillée. C'est le plus important.

Sophie tente d'assimiler les informations. Huit jours. Elle a perdu huit jours de sa vie. Elle regarde le docteur Arnault. Elle se force à fixer ce qu'elle devine être ses yeux. C'est un effort intellectuel épuisant, comme essayer de lire un texte dans une langue qu'on déchiffre à peine.

Soudain, une vague de panique glacée la submerge.

– Marc ?

Le mot claque dans la chambre stérile. Le docteur se redresse. Il jette un coup d'œil vers la porte fermée. Sophie analyse ce mouvement. Il hésite. Pourquoi hésite-t-il ?

– Mon mari était avec moi. Il conduisait. Où est-il ? Dites-moi qu'il...

– Il est vivant, Sophie.

L'air rentre à nouveau dans ses poumons. Vivant. Le reste n'a pas d'importance. Qu'il soit en miettes, en fauteuil ou en morceaux, tant qu'il respire, elle pourra gérer. Elle peut tout réparer. C'est son métier.

– Il est juste derrière cette porte, continue le médecin. Il a refusé de quitter le couloir depuis votre admission aux urgences. Les infirmières ont dû le menacer pour qu'il aille prendre une douche. Il attend ce moment depuis une semaine.

Sophie tente de se redresser, ignorant la douleur qui lui scie les côtes.

– Faites-le entrer. Je veux le voir. S'il vous plaît.

Le docteur Arnault hoche la tête. Il s'approche de la porte, l'entrouvre et fait un signe discret.

Sophie fixe l'encadrement de la porte. Elle a besoin de son ancre. Elle a besoin de voir ce visage qu'elle connaît mieux que le sien, cette carte familière où elle a voyagé pendant dix ans. Elle a besoin de la courbe de son menton, de la petite cicatrice sur son arcade sourcilière gauche, de ce regard qui la remet toujours à l'endroit quand le monde est à l'envers.

La porte s'ouvre en grand.

Un homme entre. Il est grand. Il porte un jean sombre et un pull gris qu'elle a déjà vu plié dans leur armoire. Il marche vers elle, un peu voûté, les mains triturant une casquette. Sophie écarquille les yeux. Elle attend le dé clic. Elle attend la reconnaissance immédiate, chimique, viscérale.

Mais le dé clic ne vient pas.

À la place, l'horreur monte en elle, lente et visqueuse. L'homme qui s'approche de son lit n'a pas de visage. Comme le docteur, il est un assemblage grotesque de pièces détachées. Une bouche qui tremble. Des yeux rougis. Un front plissé. C'est un puzzle raté. C'est un monstre fait de peau et de larmes.

– Sophie... Mon amour.

La voix. C'est la voix de Marc. Elle en est sûre. Ce timbre profond, un peu éraillé par la fatigue, cette façon de prononcer son prénom en insistant sur le « o ». Mais l'image ne correspond pas au son. C'est comme regarder un film mal doublé. C'est une dissonance cognitive insupportable.

L'homme s'effondre presque sur la chaise en plastique près du lit. Il saisit la main valide de Sophie. Sa paume est large, chaude, sèche. Sophie regarde cette main. Elle regarde l'alliance en or blanc. C'est la bonne. Elle remonte le regard vers le visage. L'inconnu la regarde avec une adoration terrifiante.

– Marc ? murmure-t-elle, la voix tremblante.

– Je suis là, chérie. Je suis là. C'est fini.

Il se penche pour l'embrasser. Sophie se fige. Chaque cellule de son corps crie « Danger ! ».

On ne laisse pas un inconnu vous embrasser. Elle tourne la tête au dernier moment, et ses lèvres effleurent sa joue. La peau est rugueuse. L'odeur... Elle renifle discrètement. Pas de cèdre. Pas de vieux papier. Juste l'odeur agressive de l'hôpital, du savon industriel, et... quelque chose d'autre. Une odeur de tabac froid ? Non, Marc ne fume pas. C'est peut-être l'odeur de la salle d'attente.

Elle le repousse doucement, la main sur son torse. Elle sent les battements de son cœur à travers la laine du pull.

– Marc, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pourquoi... pourquoi tu es comme ça ?

L'homme recule, perplexe. Il passe une main sur son visage, ce visage illisible.

– Comme quoi ? J'ai quelques égratignures, mais je vais bien, Sophie. C'est toi qui...

Il se tourne vers le médecin, cherchant de l'aide.

– Docteur ? Pourquoi elle me regarde comme si j'étais un monstre ?

Le docteur Arnault s'approche, le visage grave. Il sort un petit stylo de sa poche et clique dessus.

– Sophie, regardez-moi. Regardez votre mari. Pouvez-vous me décrire son nez ?

Sophie obéit.

– Il est... droit. Un peu large à la base.

– Et sa bouche ?

– Fine. La lèvre inférieure est gercée.

– Maintenant, regardez l'ensemble. Qui voyez-vous ?

Sophie sent les larmes monter. Une boule d'angoisse lui serre la gorge.

– Je ne sais pas. Je vois des morceaux. Je vois de la cire qui fond. Je ne reconnais personne. Je sais que c'est Marc parce qu'il me le dit, mais... mes yeux me disent que c'est un étranger.

Un silence lourd tombe dans la pièce. Marc serre sa main un peu plus fort, presque douloureusement.

– C'est ce que nous redoutions, dit doucement le docteur. L'IRM a montré une lésion bilatérale dans la région occipito-temporale. Le gyrus fusiforme. C'est la zone du cerveau responsable de la reconnaissance des visages.

– Je suis aveugle ?

– Non. Votre vision est parfaite. Vous voyez les traits. Mais votre cerveau a perdu la capacité de les assembler pour former une identité. Vous souffrez de prosopagnosie, Sophie.

Le mot flotte dans l'air, clinique et effrayant.

– Ça va guérir ? demande l'homme à côté d'elle.

– C'est difficile à dire, répond le médecin avec prudence. Parfois, l'œdème se résorbe et la fonction revient. Parfois... c'est permanent.

Sophie ferme les yeux. Le noir. Enfin. Dans l'obscurité, elle revoit le visage de Marc avant l'accident. Net. Précis. Le dernier visage qu'elle aura vu. Elle le grave dans sa mémoire, de peur qu'il ne s'efface lui aussi.

– Sophie.

L'homme lui caresse les cheveux. Sophie frissonne. Ce n'est pas un frisson de plaisir. C'est un réflexe archaïque de défense. Elle ne voit plus le visage déformé, mais elle *sent* cette présence étrangère. Pourtant, c'est sa voix. C'est son histoire. C'est son mari. *Tu deviens folle, pense-t-elle. Ton cerveau est cassé, alors tu inventes des monstres.*

Elle rouvre les yeux. Elle fixe le puzzle beige en face d'elle. Elle doit faire un effort. Elle doit accepter cette nouvelle réalité. Elle force un sourire, qui doit ressembler à une grimace.

– Désolée, murmure-t-elle. C'est... c'est juste un peu flou.

L'homme lui sourit en retour. Du moins, elle voit les coins de sa bouche remonter.

– On s'en fiche, dit-il. Je serai tes yeux, Sophie. Je m'occuperai de tout. Tu n'auras plus jamais à t'inquiéter de rien.

Il y a une promesse dans cette phrase. Mais Sophie, restauratrice d'art habituée à déceler les faux, perçoit une tonalité qui la dérange. Une note trop appuyée. Une certitude trop rapide. *Je m'occuperai de tout*. Cela sonne moins comme une promesse d'amour que comme une prise de contrôle.

Elle serre sa main en retour, faible et dépendante.

– Merci, Marc.

Mais alors qu'il se penche à nouveau pour déposer un baiser sur son front, son regard tombe sur le poignet de son mari, dévoilé par la manche du pull qui remonte. La montre. C'est la vieille Omega de son père, celle que Marc porte tous les jours. Sauf que le bracelet est attaché au troisième cran. Marc a les poignets épais. Il l'a toujours attachée au deuxième cran. Toujours. Elle a vu la marque d'usure sur le cuir mille fois.

Un détail. Un simple détail. Peut-être qu'il a maigri en une semaine, rongé par l'inquiétude ? C'est l'explication logique. Mais alors que l'homme sans visage se redresse, triomphant, Sophie sent le froid de l'hôpital s'insinuer jusque dans ses os.

Le monde est devenu une mosaïque brisée, et elle vient de réaliser qu'une pièce ne rentre pas

La suite vous attend...

Pour lire la suite, retrouvez le livre complet sur Amazon :

Recherchez : « L'effet mosaïque – Séverine Mahieux »
